

L'AMBIVALENCE DES VALEURS DES RELIGIONS REVELEES DANS QUELQUES ROMANS D'AUTEURS AFRICAINS.

TCHENGUELE Simon,
Enseignant Chercheur à l'Université de Bangui.
Email : tchengsimon@yahoo.fr

Submitted: 2021-10-12

valued: 2021-10-29

validated: 2021-11-26

Résumé

A une certaine époque, la religion était le véhicule de conflits politiques débouchant sur des guerres dites guerres de religion ou croisades. Les historiens dénombrent huit croisades s'échelonnant de 1096 à 1291. Si les trois premières furent inspirées par un esprit religieux, les autres étaient beaucoup plus tournées vers des buts économiques et politiques. Une chose est sûre, elles furent un énorme gaspillage de vies humaines. Ces guerres saintes marquèrent l'ambiguïté de la religion en Europe. Le choc des cultures provoqué par la rencontre des religions est le thème principal de cette étude. Les religions révélées importées en Afrique présentent aussi bien des opportunités que des menaces. Elles marquent le fossé résultant de ce choc des religions dont les aspects négatifs l'emportent un peu plus sur les positifs. Ces religions ont fait que les choses qui nous tenaient ensemble sont tombées en morceaux ; elles ont contribué à la transformation profonde du milieu traditionnel. Un syncrétisme est nécessaire pour un dialogue des cultures, des religions.

Mots-clés : Ambiguïté – Ambivalence – Valeurs – Religions révélées – Syncrétisme

Abstract :

The ambivalence of the values of revealed religions in some african author's novels : the revealed religions imported in Africa provide as opportunities than threat ; they mark a ditch and a shock of civilisations.

Keywords : Ambiguity – Ambivalence – Values – revealed religions – Syncretism

Si cet article vous intéresse, vous pouvez le [télécharger gratuitement](#) ici.

=====

INTRODUCTION

Nous avons constaté, à la lecture de quelques romans d'auteurs africains, l'importance de la religion non seulement dans la vie spirituelle des personnages, mais aussi dans la vie quotidienne d'un négro-africain. L'article que nous proposons présentement a le mérite, tout en analysant ce qu'on prétend, à tort ou à raison, être les bienfaits des religions révélées – d'importation extérieure – notamment le christianisme et l'islam, d'en montrer la face cachée

Pour citer cet article : TCHENGUELE Simon, 2021, « L'ambivalence des valeurs des religions révélées dans quelques romans d'auteurs africains », *Annales de l'Université de Bangui*, série A, n° 16, décembre [en ligne : www.surandara-ub.org/annales/]

sur les civilisations africaines. La question fondamentale qui mérite d'être posée est celle de savoir en quoi les religions révélées présentent une certaine ambigüité, une certaine ambivalence des valeurs. En écho à cette question fondamentale, l'hypothèse centrale est la suivante : cette ambigüité proviendrait du fait que d'un côté, une religion qui prêche l'égalité entre tous les hommes devant Dieu, de l'autre, la discrimination raciale au sein même de la maison de Dieu. Comme approche, l'analyse swot est convoquée pour faire ressortir les forces et les faiblesses, les opportunités et les menaces de ces religions révélées sur les cultures autochtones afin de tirer la conclusion souhaitée (suggérée).

1. Les opportunités des religions révélées

La lecture des romans africains laisse entrevoir une image controversée des religions révélées. Nous entendons par religions révélées les grandes religions monothéistes nées autour du bassin méditerranéen. Le judaïsme, le christianisme et l'islam sont ces religions révélées dont Abraham peut être considéré comme l'ancêtre commun. Pour bon nombre d'écrivains africains, les religions, qu'elles soient chrétienne ou musulmane, sont les meilleures alliées du colonialisme et de l'impérialisme. Alliées actives dans les œuvres comme *Le pauvre Christ de Bomba*, *Ville cruelle* de Mongo Béti, *Les Bouts de bois de Dieu* de Sembene Ousmane, *Une vie de boy* de Ferdinand Oyono, *L'Odyssée de Mongou* de Pierre Sammy Mackfoy pour s'arrêter à ces quelques exemples ; alliées passives, résignées, comme ce fut le cas dans les pays islamisés.

Beaucoup d'auteurs africains insistent sur le caractère unique de ce Dieu suprême « créateur de toutes choses ». Entre autres, citons Jomo Kenyatta qui, dans son œuvre *Au pied du Mont Kenya* déclare : « Le Gikuyu croit en un Dieu unique, Ngaï, créateur de toutes choses : il n'a ni père, ni mère, ni collègue d'aucune sorte et son travail se fait dans la solitude (...) le créateur vit dans le ciel » (Kenyatta, 1973 : 160). La croyance en un Dieu suprême, unique est également démontrée par l'écrivain nigérian Chinua Achebe dans son roman *Le monde s'effondre* : « Vous dites qu'il y a un Dieu suprême unique qui a fait le ciel et la terre, dit Akunna lors d'une des visites de M. Brown. Nous croyons aussi en Lui et nous l'appelons Chukwu » (Achebe, 1972 : 216). Ce qui signifie que les Africains n'ont pas attendu l'avènement des religions révélées pour croire à l'unicité de Dieu.

Au-delà de la croyance en un Dieu unique par les Africains d'avant la période de l'intrusion des religions révélées, ces dernières, dans leur côté façade, ont apporté des contributions bienfaites pour les peuples africains. Elles ont permis de se débarrasser de ce que Birago Diop dans sa nouvelle intitulée *Sarzan*, désigne par la bouche du sergent Thiémoko Keïta, des

« *manières de sauvages* ». Il fallait rompre avec la tradition, tuer les croyances sur lesquelles avaient toujours reposé la vie du village. Parmi ces manières de sauvages, les sacrifices, le sang offert aux ancêtres et à la terre. Parmi ces croyances, celle de la question des jumeaux qu'on jette dès leur naissance dans la forêt maudite dans *Le monde s'effondre* de Chinua Achebe. En effet, dans la tradition ibo, les jumeaux étaient considérés comme maléfiques et abandonnés à leur naissance dans le bois sacré. Ce passage en est la parfaite illustration : « Nwoye avait entendu dire que les jumeaux étaient placés dans des pots d'argile et jetés dans la forêt » (Achebe, 1972 : 78). Il en est ainsi d'Akueni, la fille du patriarche Uchendu et de Nneka qui ont donné naissance à autant de jumeaux (quatre fois pour la dernière) qu'elles ont laissé jeter dans la forêt maudite. Ce qui vaudra la conversion de Nneka à la nouvelle religion.

Autre « manière de sauvages », la mutilation des enfants morts avant leur cinquième année. Ces enfants, déclarés être des *ogbanjé*, sont censés revenir sous forme de réincarnation pour tourmenter leurs mères en mourant et en rentrant dans leurs mères pour renaître. Il fallait le mutiler pour le dissuader de revenir. Non seulement ces enfants étaient mutilés mais ils étaient indignes de sépulture et étaient jetés dans la forêt, parfois suite à un traitement abominable administré à leurs corps mutilés. Ce passage corrobore cet état de fait :

L'homme-médecine ordonna alors de ne pas observer le deuil pour l'enfant mort. Il sortit un rasoir aiguisé du sac de peau de chèvre (...) et entreprit de mutiler l'enfant. Puis il l'emporta pour l'enterrer dans la Forêt maudite, en le tenant par la cheville et en le trainant sur le sol derrière lui. Après un tel traitement, il y réfléchirait à deux fois avant de revenir... (Achebe, 1972 : 97).

Cette citation en dit long sur la maltraitance faite aux enfants, même après leur mort. Ce qui constitue une violation flagrante des droits des enfants. Le sacrifice d'êtres humains est une autre « manière de sauvages ». L'assassinat d'Ikemefuna, ce prisonnier de guerre, confié à charge d'Okonkwo en est l'exemple. Cet assassinat, commandité par l'oracle de la Colline, a vu la participation active d'Okonkwo, qui a pourtant fait de cet enfant son fils adoptif. C'est même lui qui a donné le coup de grâce à l'enfant qui a couru vers lui pour trouver refuge :

Tandis que l'homme qui s'était éclairci la gorge dégainait et levait sa machette. Okonkwo détournait la tête. Il entendit le coup. Le pot tomba et se brisa sur le sable. Il entendit Ikemefuna crier « Mon père, ils m'ont tué ! » tout en courant vers lui. Hébété par la peur Okonkwo tira sa machette et frappa (Achebe, 1972 : 77).

Dès le retour de son père de la randonnée funeste, Nwoye a vite compris que son presque frère a été tué et il a senti quelque chose briser en lui. Ce crime odieux sera un des motifs de discorde entre Nwoye et son père Okonkwo.

Autre exemple de « manières de sauvages », les croyances superstitieuses. Ceux qui sont morts pendant la célébration de la fête de la Paix, les morts par maladie comme l'hydropisie (comme le père d'Okonkwo, les morts par pendaison comme Okonkwo lui-même) ne sont pas dignes de sépultures, de peur de mettre en colère la déesse Terre. Leurs corps sont jetés dans la forêt maudite, « la Forêt du Mal ». Ce faisant, les habitants de ces contrées se débarrassent d'un grand nombre d'hommes et de femmes, y compris les enfants sans les enterrer. Autres croyances superstitieuses : une paupière qui clignote annonce une mauvaise nouvelle ou encore la vision de quelque chose ; on ne répond pas directement aux appels venant de l'extérieur de peur de répondre à un esprit malfaisant ; il est interdit à la fille de transporter la chaise de son père car c'est un travail de garçon. Bien d'autres croyances absurdes que les limites de cet article ne nous permettent pas de citer toutes.

La fonction religieuse de l'arabe est perceptible dans *Allah n'est pas obligé* et *L'Aventure ambiguë*. Cette langue ainsi que la religion (Islam) dont elle est le véhicule sont fortement attachées à la culture malinké, d'où la fierté qui se lit dans ces propos de Birahima. : « Nous qui sommes des familles Kourouma, Cissoko, Diarra, Konaté, etc., nous sommes des Malinkés, des Dioulas, des musulmans » (Kourouma, 2000 : 22,23). La religion musulmane est donc présente dans l'identité malinké et la langue arabe devient une langue adoptive. Il n'y a qu'à se référer au titre même de l'œuvre pour s'en convaincre. L'écrivain choisit le terme arabe Allah en lieu et place du terme Dieu. La collectivité Malinké fait corps avec la religion musulmane. Elle partage son idéologie et respecte toutes les prescriptions liées à cette religion. C'est donc en toute légitimité que Birahima présente les siens : « Les Malinkés sont des gens qui ont écouté les paroles d'Allah. Ils prient cinq fois par jour ; ils ne boivent pas le vin de palme et ne mangent pas le cochon ni les gibiers égorgés par un cafre féticheur comme Balla. » (Kourouma, 2000 : 23).

Les frontières territoriales et tribales sont ainsi rompues. Les malinkés de Côte d'Ivoire, les Yacous et les Gyos du Libéria deviennent en fin de compte des peuples amis et frères parce qu'ayant en partage la même religion musulmane, et donc la même langue arabe. L'on peut comprendre aisément pourquoi, une fois au Libéria, Birahima est accueilli favorablement : « A mon arrivée (...) malinké et madingo c'est la même chose pareille kif-kif. » (Kourouma, 2000 : 81).

La langue arabe et l'Islam ne sont plus perçus simplement comme des réalités venues d'ailleurs. Elles ont été totalement adoptées par la communauté malinké, au point de devenir la

revendication première d'une identité. L'arabe dans *Allah n'est pas obligé* et *L'Aventure ambiguë* participe à l'expression d'une identité, fut-elle religieuse, mais fortement ancrée dans la communauté malinké.

Ce qui démontre que les religions révélées que sont le christianisme et l'Islam ont joué un grand rôle dans la pacification de certains peuples en Afrique. Non seulement elles ont pacifié, mais aussi elles ont brisé les frontières arbitraires héritées de la colonisation. Aussi, ont-elles permis de se débarrasser de pratiques ancestrales portant atteinte à la dignité humaine (les sacrifices rituels, les anthropophagies, le rejet des intouchables, etc.).

2. L'ambiguïté des religions révélées

L'une des caractéristiques de ces religions révélées, c'est leur ambiguïté. D'un côté elles prêchent l'égalité entre les hommes devant Dieu, de l'autre la discrimination au sein même de la maison de Dieu. Ce qui revient à analyser l'autre face cachée des religions révélées.

L'un des aspects négatifs de ces religions révélées est de nous apporter les guerres. Il existe plusieurs confessions religieuses dans le monde : catholique, orthodoxe, protestante, juive, musulmane, etc. La non reconnaissance de la religion de l'autre a abouti souvent à ce qu'il convient d'appeler la « guerre de religion » que les nations d'Europe ont connue et qui avait entravé aussi longtemps l'instauration d'une paix juste et durable entre les peuples.

A un moment de leur histoire, ces religions monothéistes ont connu des périodes de crise, de guerres appelées « guerres de religion » pour certains, croisades ou djihad pour d'autres. Ces guerres ont commis de terribles ravages parmi lesquels l'antipathie entre les nations, la haine entre les hommes et dans les familles. En témoignent ces passages tirés de *Lectures-Anthologie pour le lycée- Tome 1* :

Longtemps présentées comme une aventure glorieuse, les croisades furent un énorme gaspillage de vies humaines » ou encore « Au matin du 22 août 1572, Paris est ensanglantée. Un des plus grands massacres des guerres de religion s'est déroulé sur ordre du roi Charles IX et de la régente Catherine de Médicis (Amon et Bonati, 2000 : 19, 128). Musulmans et Chrétiens ne sont plus tolérants les uns envers les autres et s'exterminent réciproquement.

Une chose est sûre : ces guerres de suprématie sont fondées sur des opinions et des traditions humaines et non sur des textes écrits. Ni la Torah, ni la Bible, ni le Coran ne peuvent prôner la violence ou l'intolérance, qui sont des pratiques contraires à la volonté de Dieu. Une religion qui n'enseigne pas la volonté de Dieu est une fausse religion dont les orientations sont nuisibles et qui peuvent mener à la destruction. Les documents religieux cités ci-dessus sont conçus sur

l'inspiration de Dieu ou Allah, Dieu d'Amour et de Pardon. Celui qui adore sincèrement Allah ou Dieu, est un homme d'amour et de paix, un homme placé sous sa bénédiction et son soutien dans les épreuves difficiles. Les serviteurs de Dieu ou Allah doivent témoigner de l'amour sincère les uns envers les autres. « Puissent les hommes se souvenir qu'ils sont frères », dicit Voltaire dans *Traité sur la tolérance*.

L'amour, conforme à la volonté de Dieu se place par-dessus des barrières raciales, religieuses et ethniques, etc. Il unit les humains par un lien fort, une fraternité authentique. Un vrai chrétien ou un vrai musulman ne prend pas les armes contre son frère pour de quelconques raisons que soient, car Dieu n'a pas besoin des armes de l'homme pour faire sa volonté. L'amour, c'est vouloir du bien pour soi comme pour son prochain, c'est s'entraider et s'encourager mutuellement, se reconforter dans les moments difficiles.

L'une des faces cachées des religions révélées est la discrimination au sein même de l'église, au sein des communautés et des familles. D'un côté, une religion qui prêche l'égalité entre tous les hommes devant Dieu, de l'autre la ségrégation raciale au sein même de la maison de Dieu. Après avoir été recueilli par le père Gilbert, figure de missionnaire sympathique, Toundi, le héros d'*Une vie de boy*, est devenu le boy-cuisinier du Commandant de cercle à Dangan. A ce titre, il accompagne son patron pour la messe du dimanche à l'église de Dangan. La messe est l'un des temps forts de la vie coloniale. C'est l'occasion pour Ferdinand Oyono de broser une série de portraits, dans lesquels il donne libre cours à son humour, et d'ironiser sur l'interprétation que reçoit ici la Parole des Evangiles : « tous les hommes sont égaux devant Dieu ». Blancs et Noirs n'arrivent pas à l'église avec les mêmes moyens de locomotion. Les premiers arrivent en voiture, les derniers à pied, excepté ceux qui travaillent pour eux comme boys. Tous ces Blancs se tiennent en cercle, à l'écart autour du Commandant et du père Vandermayer. Quand la cloche a sonné, les Noirs sont entrés par l'unique porte de la nef, dans un désordre indescriptible ; les Blancs, quant à eux, sont entrés par la sacristie, précédés du père Vandermayer. La discrimination ne s'arrête pas là. Elle s'enracine à l'intérieur de l'église. En témoigne cet extrait :

Dans l'église Saint-Pierre de Dangan, les Blancs ont leurs places dans le transept, à côté de l'autel. C'est là qu'ils suivent la messe, confortablement assis dans des fauteuils de rotin recouverts de coussins de velours. Hommes et femmes se coudoient. [...] La nef de l'église, divisée en deux rangées, est uniquement réservée aux Noirs. Là, assis sur des troncs d'arbre en guise de bancs, ils sont étroitement surveillés par des catéchistes prêts à sévir brutalement à la moindre

inattention des fidèles. Ces serviteurs de Dieu, armés de chicottes, font les cent pas dans l'allée centrale qui sépare hommes et femmes. (Oyono, 1956 : 48,49).

Alors que hommes et femmes sont séparés, même les mariés sont étroitement surveillés du côté des Noirs, les Blancs pour leur part se coudoient, dans une indifférence totale. Interdiction est faite aux hommes et femmes noirs de se regarder, de faire de clins d'œil. Les Blancs se pressent les mains, les jambes se rapprochent imperceptiblement.

Le récit du narrateur témoigne à suffisance qu'il y a ségrégation raciale malgré le langage d'égalité délivré par la Parole de l'Evangile. La rencontre de l'Afrique avec l'Occident a conduit à l'inégalité sociale, un rapport de supériorité et d'infériorité. Ces usurpateurs des terres et des croyances africaines ont refusé de traiter les indigènes comme leurs égaux au plan social. Ils les ont écartés de leurs familles, de leurs foyers et les ont obligés à marquer leur infériorité dans la façon de s'adresser à eux. Ils leur ont fait sentir par toutes sortes d'actions qu'ils les considèrent d'êtres inférieurs ne méritant aucun respect. La valeur culturelle traditionnelle est méprisée par les occupants.

Comment peut-on concevoir qu'à l'intérieur d'une église qui prône l'égalité des races, les Noirs s'asseyent sur des rondins de bois pour suivre l'Evangile ? Cette position, inconfortable peut-elle les prédisposer à bien suivre la messe ? Par ailleurs, comment peut-on concevoir que les Blancs soient assis confortablement dans des chaises de rotin cueilli et natté chez eux ? Autant de questions qui se passent de réponses.

Outre la discrimination raciale dont il est question dans *Une vie de boy*, l'Eglise a semé la division au sein des familles. Nwoye, le fils aîné d'Okonkwo, de retour de l'église a été rudoyé par son père. En colère, il partit et ne revint jamais. Et voici ce qu'en dit, M. Kiaga, l'interprète, chargé de la congrégation enfantine : « Béni celui qui oublie son père et sa mère pour moi (...) Ceux qui écoutent mes paroles sont mon père et ma mère » (Achebe, 1972 : 184). Bien avant cette rupture définitive entre le père et le fils, le fils à qui un ami du père l'ayant vu parmi les nouveaux convertis, a demandé des nouvelles de son père, l'a renié en disant : « Je n'en sais rien. Ce n'est pas mon père » (Achebe, 1972 : 174). Ce qui rejoint la prédiction de l'oncle d'Okonkwo, chez qui il a trouvé refuge pendant son exil de sept ans. Cette prédiction s'est faite à la fête organisée par Okonkwo pour remercier la communauté maternelle : « Une religion abominable s'est installée parmi vous. Un homme peut maintenant abandonner son père et ses frères. Il peut maudire les dieux de ses pères et ses ancêtres (...). J'ai peur pour vous ; j'ai peur pour le clan. » (Achebe, 1972 : 202).

La rupture définitive orchestrée par la religion dans la famille d'Okonkwo s'est confirmée par la déclaration solennelle du patriarche à ses enfants : « Vous avez tous vu la grande abomination de votre frère. Désormais, il n'est plus mon fils ni votre frère » (Achebe, 1972 : 204). La religion révélée a agi comme un charançon qui, non seulement a détruit les relations familiales mais aussi les liens communautaires. Le sermon prononcé par un patriarche ibo corrobore ces faits :

Le Blanc est très malin. Il est venu tranquillement et paisiblement avec sa religion. Nous nous sommes amusés de sa sottise et nous lui avons permis de rester. Maintenant il a conquis nos frères, et notre clan ne peut plus agir comme un seul homme. Il a placé un couteau sur les choses qui nous tenaient ensemble et nous sommes tombés en morceaux. (Achebe, 1972 : 213).

Ce sermon n'est que la consécration de la prédiction de l'oncle d'Okonkwo. Ce qui illustre l'ambiguïté des religions révélées. A la lecture des événements actuels, nul n'ignore les désastres causés par l'islam avec les groupes djihadistes, les groupes Boko Haram. D'une part l'islam sunnite, d'autre part l'islam chiite.

Le dernier élément négatif et non le moindre de ces religions révélées est la « glotophagie » culturelle. La religion est l'un des éléments nocifs de l'impérialisme culturel. Elle crée et renforce l'aliénation des Africains pour mieux les exploiter, les dominer. Comme le mentionne Cheik Anta Diop dans la préface à son œuvre *Nations nègres et culture* : « L'usage de l'aliénation comme arme de domination est vieux comme le monde : chaque fois qu'un peuple en a conquis un autre, il l'a utilisée. » (Cheik Anta Diop, 1955 : 9) Le pire de l'impérialisme est sans doute l'impérialisme culturel. Avec la colonisation, il ne s'agit plus seulement de se donner bonne conscience, mais de détruire systématiquement les cultures des peuples noirs pour mieux les domestiquer et les exploiter. Il va de soi que cette perception, un peu trop manichéenne du colonialisme, ne tient pas compte d'hommes exceptionnels tels Maurice Delafosse, Théodore Monod, etc.

La religion nouvelle est venue, elle a ordonné, elle a étiqueté. Sauvage, tout est sauvage dans les pays des Noirs. Cette religion nie les religions longtemps pratiquées en Afrique. Ce qui est révélé en ces lignes : « Il leur dit qu'ils adoraient de faux dieux, des dieux de bois et de pierres [...] Nous avons été envoyés par ce grand Dieu pour vous demander d'abandonner vos voies tortueuses et vos faux dieux et de vous tourner vers Lui... » (Achebe, 1972 : 175). Cette nouvelle religion a inoculé en nous le dédain de nous-mêmes, la désaffection des valeurs qui avaient assuré à nos pères la dignité de leur vie, enrichi la source de leur originalité.

Partout ailleurs en Afrique coloniale, il y a eu collusion hypocrite entre la religion et l'administration coloniale. L'une et l'autre servent non la civilisation, mais des intérêts sordides des exploiters de l'homme noir. La religion a toujours aidé à coloniser, en déblayant le terrain et en assurant les arrières de l'administration coloniale. Cette religion, qu'elle soit chrétienne ou musulmane-le judaïsme nous étant inconnu en Afrique- a toujours été l'alliée de la colonisation. Dans *Les Bouts de bois de Dieu*, le sermon du Sérigne Ndakarou, chef religieux de Dakar aux femmes massées devant le commissariat de police montre clairement qu'il est le collaborateur zélé de l'administration coloniale. (Sembene Ousmane, 1960 : 195,196).

A travers le problème central de contact entre l'Occident et l'Afrique par le biais de la colonisation, la religion révélée a joué un rôle déterminant dans la transmission de la culture et de la civilisation nouvelles. L'arrivée des missionnaires et des prêtres en Afrique a sonné la cloche de l'abolition de la civilisation ancestrale, c'est-à-dire la croyance aux divinités telles que les Yandas, les Mbassinas, les Ngakolas, Ani, Amadiora, Idemili, Ogowogwo, etc. qui sont des dieux domestiques protégeant la famille contre les mauvais esprits. La religion nouvelle a conduit les Africains à renoncer à toutes les pratiques occultes, ancestrales voire primitives. Désormais, la vie religieuse en Afrique est réglée selon la conception ou les principes des occupants.

Ceux qui ont adhéré à la religion nouvelle reçoivent de nouveaux noms à l'exemple de Mongou, le jeune chef des Bandia qui, après sa conversion à la religion révélée, a reçu un double prénom : Simon Pierre. Il s'offusque quand ses compatriotes l'appellent par son nom d'origine : « Je m'appelle désormais Simon-Pierre, bande de sauvage ! » (Sammy Mackfoy, 1985 : 66). Aussi, dans *Une vie de boy*, le conteur relate que le jeune personnage de ce roman, après s'être converti à la nouvelle religion, a eu un prénom additionnel à son nom de famille : « Depuis que le père Gilbert m'a baptisé, il m'a donné le nom de Joseph. » (F. Oyono, 1956 : 16). Nwoyé, le fils aîné d'Okonkwo, a pris le prénom d'Isaac. Or, nous sommes sans ignorer qu'en Afrique traditionnelle, les noms sont porteurs de significations. Comme le souligne Caliban à Prospero, dans la pièce théâtrale d'Aimé Césaire, *Une tempête* : « Appelle-moi X. ça vaudra mieux. Comme qui dirait l'homme sans nom. Plus exactement, l'homme dont on a volé le nom (...) tu m'as tout volé et jusqu'à mon identité ! » (A. Césaire, 1969 : 28). Le même son de cloche des noms oblitérés se retrouve dans *La tragédie du roi Christophe* du même auteur :

Ces noms nouveaux, ces titres de noblesse, ce couronnement ! Jadis on nous vola nos noms ! Notre fierté ! Notre noblesse, on, je dis On nous les vola ! Pierre, Paul, Jacques, Toussaint ! Voilà les estampilles humiliantes dont on oblitéra nos

noms de vérité. Moi-même votre Roi sentez-vous la douleur d'un homme de ne savoir pas de quel nom il s'appelle ? A quoi son nom l'appelle ? Hélas seule le sait notre mère l'Afrique ! (A. Césaire, 1970 : 37).

La religion importée a permis aux Africains de changer de mode de vie, de comportements, de s'éloigner progressivement de leurs manières de vivre traditionnellement. Les Africains se sont laissé gagner par la doctrine de ces religions. Comme cette nouvelle doctrine a prohibé la polygamie, Mongou se voit obliger de répudier quatre de ses cinq femmes pour ne garder que la première :

Sur l'insistance des Buanas, il répudia quatre de ses femmes, afin de se conformer aux principes de sa religion. Il ne garda que la première, Dandimo, qui reçut le prénom d'Antoinette. Pour faire les choses comme il fallait, ils se marièrent à nouveau selon les rites de l'église. (Sammy Mackfoy, 1985 : 66)

Les fêtes religieuses comme Noël, Pâques sont intégrées dans les mœurs des nouveaux convertis. Avec l'avènement des religions révélées, les Africains vont peu à peu se retrouver dépossédés de leur religion, de leurs coutumes et finalement de leur liberté. Les choses qui les tenaient ensemble sont tombées en morceaux, se sont effondrées. Les églises missionnaires ont participé activement à la transformation profonde du milieu traditionnel.

CONCLUSION

Si chacun gardait ses bœufs, serait-on arrivé à ces déconvenues ? Nous n'osons pas y croire. Quand on ne comprend pas les coutumes de l'autre, il est inutile de lui imposer la sienne. Tout bien pesé, les aspects négatifs de ces religions révélées l'emportent largement sur les aspects positifs. La religion révélée devait être comme la viande. Blancs et Noirs mangent tous la viande, mais pas à la même sauce. Comme le mentionne un personnage du roman *Le pauvre Christ de Bomba* : « Pourquoi ne pas faire un christianisme à l'usage des Noirs ? Un christianisme... Je ne sais pas moi... où la polygamie serait autorisée... où la pureté sexuelle ne figurerait pas en tête du cortège des vertus ? » (Mongo Béti, 1956 :270). Que chacun entende et marche au son de son tambour ! Que chacun vive comme il veut, comme il peut. La liberté du culte est permise.

Références bibliographiques

- ACHEBE, Chinua (1972). *Le monde s'effondre*. Paris, Présence africaine.
- AMON, Evelyne et BOMATI, Yves (2000). *Lectures-Anthologie*. Paris, Magnard.

- AROUET, François-Marie, dit Voltaire (1963). *Traité sur la tolérance*. Paris, Ed. Taillandier.
- BETI, Mongo (1954). *Ville cruelle*. Paris, Présence africaine.
- BETI, Mongo (1956). *Le pauvre Christ de Bomba*. Paris, Laffont.
- CESAIRE, Aimé (1963). *La tragédie du roi Christophe*. Paris, Présence africaine.
- CESAIRE, Aimé (1969). *Une tempête*. Paris, Seuil.
- CHEVRIER, Jacques et TRAORE (1987). *Littérature africaine-Histoire et grands thèmes*. Paris, Hatier.
- DIOP, Birago (1947). *Sarzan*. Paris, Ed. Fasquelle.
- DIOP, Cheikh Anta (1954). *Nations nègres et culture*. Paris, Présence africaine.
- KANE, Cheikh Hamidou (1961). *L'aventure ambiguë*. Paris, Ed. Julliard.
- KENYATTA, Jomo (1960). *Au pied du mont Kenya*. Paris, Maspero.
- KOUROUMA, Ahmadou (2000). *Allah n'est pas obligé*. Paris, Seuil.
- OUVRAGE COLLECTIF *Littérature africaine- L'engagement*. Dakar, Abidjan, NEA
- OYONO, Ferdinand (1954). *Une vie de boy*. Paris, Julliard.
- PAGES, Alain et RINCE Dominique (1995). *Lettres-Textes. Méthodes. Histoire littéraire*. Paris, Nathan.